



Ci-devant "LE VRAI CANARD"

**CONDITIONS :**

**ABONNEMENT:**

UN AN, ..... 50 Cts  
SIX MOIS ..... 25 Cts  
LE NUMERO..... 1 Ct.  
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
En face de l'Hôtel du Canada  
Boite 2144 P. O. Montréal

**FEUILLETON DU "GROGNARD"**

**MADAME PANTALON**

**XII**

**LES GROS OUVRAGES.**

Laissons un peu les femmes pour revenir aux maris... les pauvres maris!... Qu'est-ce que je dis donc? j'allais les plaindre, mais ils ne sont pas à plaindre du tout: Adolphe peut plaider sans que sa femme se mêle de ses causes, de ses plaidoyers; M. Etoile n'est plus obligé d'entendre les vers de sa muse... ce qui ne l'amusa pas du tout; M. Bouchetrou a le loisir de se faire vacciner et de s'habiller à sa fantaisie; etc., vous voyez bien que ces maris-là ne sont pas à plaindre; et il en est probablement de même des autres, dont il est inutile de faire la nomenclature.

Pourquoi donc tant de maris se sentent-ils plus légers, plus disposés à s'amuser, quand ils ne sont pas avec leurs femmes, que parfois cependant ils aiment beaucoup? N'est-ce pas un peu la faute de ces dames, qui font trop le rôle de précepteur et grondent leur mari, comme celui-ci gronde les écoliers qui ne sont pas sages

et ne savent pas bien leurs leçons.

Il serait si facile à ces dames de ne point gronder! Si elles riaient, si elles plaisantaient avec leurs époux, au lieu de leur montrer de l'humeur, ceux-ci n'iraient pas chercher loin d'elles des distractions et des plaisirs.

Ce que je vous dis là n'est pas neuf. Bien des auteurs l'ont dit avant moi, et ces dames ne les ont pas plus écoutés qu'elles ne m'écouteront. Ça ne fait rien, on ne saurait trop répéter les vérités.

Mais Frédéric Duvassel, qui n'a pas été surpris d'apprendre que madame Pantalon s'est séparée d'avec son mari, car, dès le premier jour de leur noce, il avait prévu que ces époux-là ne feraient pas bon ménage, Frédéric est sans cesse poursuivi par son frère, qui est toujours amoureux d'Elvina et veut absolument la revoir.

Adolphe sait que sa femme et sa sœur sont à Brétigny, chez M. de Vabcaupont; il l'a dit à son ami. De plus, comme tous les maris abandonnés se connaissent, ces messieurs sont au fait des projets de leurs femmes, et se demandent s'ils doivent les laisser faire ou y mettre opposition.

Frédéric, qui est admis à ces réunions de maris, leur dit :

—Voulez-vous me permettre, messieurs, de vous donner mon avis?... car, bien que je sois garçon, je vous prie de croire que je porte le plus vif intérêt aux gens mariés... j'ai même une grande préférence pour les maris...

—Donnez-nous votre avis.

—Vos moitiés..., — je trouve ce mot bien faux, car une moitié ressemble ordinairement à l'autre, et ou ménage c'est tout le contraire, n'importe, le mot est consacré, passons! — vos moitiés, — non, j'aime mieux dire vos épouses, ont des têtes exaltées et se sont laissées aller à des idées nouvelles. Je ne crois pas qu'il faille prendre la chose sérieusement... Elles ne tarderont pas à reconnaître ce

qu'il y a d'irréalisable dans leurs projets. L'essentiel est de leur en faire sentir les inconvénients; mais pour cela, il ne faut pas se moquer d'elles, il faut au contraire avoir l'air de prendre la chose au sérieux. Voulez-vous me permettre d'agir, en me promettant seulement de me seconder quand j'aurai besoin de vous?

—Oui, oui...

—Agissez, nous vous donnons carte blanche.

—Eh bien, messieurs, je suis certain qu'avant peu les brebis reviendront au bercail.

—Ne vous pressez pas!

—Donnez-vous le temps!

—Oh! j'agirai avec prudence.

Dès demain j'irai m'établir au village de Brétigny; je trouverai bien à me loger chez quelque paysan. C'est là que je dresserai mes batteries... et j'écrirai à Adolphe dès que j'aurai quelque chose d'intéressant à vous communiquer.

—C'est entendu!

—Mais agissez petit à petit.

—Soyez donc tranquilles, je sais bien qu'il faut laisser à ces dames le temps de s'ennuyer de ne plus vous voir... ne serait-ce que pour vous faire endéver.

Le jeune Gustave saute de joie lorsque son frère lui dit :

— Nous allons demain nous rendre à Brétigny.

—Ah! quel bonheur!... au château du capitaine..., près des dames...

—Ce serait bien adroit! pour nous faire mal recevoir, mettre à la porte peut-être. Il faut au contraire qu'on ne se doute pas au château que nous sommes dans le village. Fait-y bien attention, Gustave, je ne t'emmène avec moi qu'à la condition que tu m'obéiras ponctuellement, que tu ne chercheras pas à voir mademoiselle Elvina avant que je te l'aie permis, enfin que tu feras tout ce que je te dirai.

—Oui, mon frère, je te le promets. Mais c'est égal, je serai près d'elle, dans le pays qu'elle habite. Ah! je suis bien content!...

—Adolphe m'a dit que la femme de chambre de sa femme, la petite Aglaé, ne partageait pas les idées de sa maîtresse, je tâcherai de rencontrer cette jeune fille...

—Oui, mon frère, et nous la mettrons dans nos intérêts.

—Cela me regarde! Tu te tiendras tranquille et n'iras pas te promener autour du château, sinon, je te renvoie à Paris.

Le lendemain, Frédéric arrive à Brétigny avec Gustave et son valet, nommé La Brio, garçon fort intelligent, et dont il compte se servir dans le plan qu'il a conçu.

Il n'est pas difficile au voyageur de trouver à se loger chez un habitant, surtout lorsqu'on ne se montre pas exigeant et que l'on paye sans marchander. Frédéric donna la préférence à un villageois nommé le père Matois, dont la physionomie indique qu'il n'est pas mal nommé.

A peine installé chez le paysan, dont la femme semble aimer beaucoup à bavarder, Frédéric s'informe des personnes qui habitent le château.

—Ah! ça fait à c'te heure du drôle de monde, dit la paysanne.

—Comment l'entendez-vous? Est-ce que le château n'appartient plus au capitaine de Vabcaupont?

—Si fait, mais je voulais dire que sa nièce, qui est à présent madame Pantalon, vient de s'y installer avec une ribambelle de femmes qui ont fait tambouriner que, pour tout ce qu'on aurait à faire travailler dans le pays, elles s'en chargeaient et le feraient gratis.

—Et bien, mais il me semble que cela ne doit pas vous être désagréable, cette proposition?

—Bah! laissez donc; c'est pour se moquer de nous sans doute qu'elles ont fait tambouriner cela. A preuve que c'est une farce, c'est qu'elles voulaient faire de Nanon, la fille du jardinier, leur garde champêtre. Mais Farinoux, qui occupe ce poste, n'a pas entendu de c't'oreille-là!... ni M. le maire

non plus.

—Ils ont peut-être eu tort... j'aurais laissé aller les choses pour voir ce que cela serait devenu.

—Vraiment! j'aurais été bien protégés contre les gouapours par cette Nanon, qui est une gourmande et ne peut pas passer près d'une grosseille sans y mettre la main. A propos, Matois, le mur de notre clos a toujours une brèche par où l'on peut entrer chez nous; t'as donc pas été chez Giraud, le maçon, pour qu'il vienne nous boucher ça?

—Si fait, il devait venir, il avait même envoyé ses outils et son plâtre; mais ce matin il s'est donné une entorse et il ne peut plus bouger...

—Comme ça, nous ne savons dans quand nous serons bouchés! c'est amusant!...

—Eh! mais, père Matois, dit Frédéric, il me semble que voilà une occasion de vous assurer de la bonne volonté et du talent de ces dames du château. Allez-y demander un maçon ou plutôt un maçon, pour réparer la brèche de votre mur... Que risquez-vous... puisque c'est gratis? Si c'est mal fait, vous ne perdrez pas votre argent.

—Quo j'aille au château demander un maçon en jupon? Oh! par exemple, je n'oserons jamais, monsieur, on me flanquera à la porte tout de suite.

—Vous avez tort... Je suis persuadé que, loin de vous mettre à la porte, madame Pantalon et ses adoptes seront charmées de voir que leur proclamation fait son effet.

—Ces messieurs ont raison, dit madame Matois; vas-y donc, notre homme, on ne te mangera pas... et, dame, du moment que c'est gratis, il faut en essayer.

—Ah! bien, ma fine, puisque vous me le conseillez tous... j'y vas, et tout de suite...

—Allez, père Matois; mais ne dites pas que vous avez des Parisiens logés chez vous.. nous avons nos raisons pour ne pas vouloir qu'on le sache au château.